

## Magie et perversion

Esther Rochon, *L'Espace du diamant*, Montréal, la Pleine Lune, collection « Romans et Nouvelles », 1990, 363 p.

Jean Désy, *La Saga de Freydis Karlsevni*, Montréal, l'Hexagone, collection « Fictions », 1990, 101 p.

Jean-François Somain, *La Nuit du chien-loup*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1990, 243 p.

Michel Lord

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38408ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1991). Compte rendu de [Magie et perversion / Esther Rochon, *L'Espace du diamant*, Montréal, la Pleine Lune, collection « Romans et Nouvelles », 1990, 363 p. / Jean Désy, *La Saga de Freydis Karlsevni*, Montréal, l'Hexagone, collection « Fictions », 1990, 101 p. / Jean-François Somain, *La Nuit du chien-loup*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1990, 243 p.] *Lettres québécoises*, (61), 29–30.

**Esther Rochon, *L'Espace du diamant***, Montréal, la Pleine Lune, collection «Romans et Nouvelles», 1990, 363 p., 24,95 \$.

**Jean Désy, *La Saga de Freydis Karlsevni***, Montréal, l'Hexagone, collection «Fictions», 1990, 101 p., 14,95 \$.

**Jean-François Somain, *La Nuit du chien-loup***, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1990, 243 p., 18,95 \$.

# Magie et perversion

**SCIENCE-FICTION ET FANTASTIQUE**  
Michel Lord

## **Pas de coup de baquette magique ni de truc du chapeau.**

Pourtant les trois volumes que j'ai retenus pour cette chronique témoignent éloquemment de la fascination actuelle pour le magique, que ce soit dans un cadre SF, réaliste magique ou résolument fantastique. Cela dit, les romans d'Esther Rochon, de Jean Désy et de Jean-François Somain, qui signait Somcynsky jusqu'en 1988, sont difficilement classables dans une seule catégorie littéraire, ce qui les rend peut-être plus aptes à rejoindre un plus vaste public.

La grande distinction entre les œuvres de Rochon, Désy et Somain, en ce qui touche le magique, c'est que, dans *L'Espace du diamant*, il est institutionnalisé dans les pays, tous imaginaires, mais analogues à l'univers connu, où il circule ; il est le plus souvent hors de contrôle, mais fortement agissant sur le «réel» dans *La Saga de Freydis Karlsevni*, et il est problématisé et «perversi» dans *La Nuit du chien-loup*. Ce qui revient à dire que Rochon pratique la SF versant *fantasy*, Désy, un certain réalisme magique, mais plus près du merveilleux épique, et Somain, un fantastique mâtiné d'érotisme.

## L'éloge de la différence

Esther Rochon signe avec *L'Espace du diamant* son roman le plus accompli et un des plus impressionnants de toute la littérature québécoise. Rien de moins. Troisième volet de ce qui constitue maintenant une trilogie, inaugurée avec *En hommage aux araignées* (L'Actuelle, 1974) et poursuivie avec *L'Épuisement du soleil* (Le Préambule, 1985), l'ouvrage — qui n'est pas sans rapport avec un autre de ses romans, *Coquillage* (La Pleine Lune, 1986) — possède ce souffle et cette densité que l'on ne retrouve que dans les grandes œuvres. ***En orfèvre, qui travaille sur cet immense ouvrage depuis près de vingt ans, Rochon cisèle son récit avec un art consommé.***

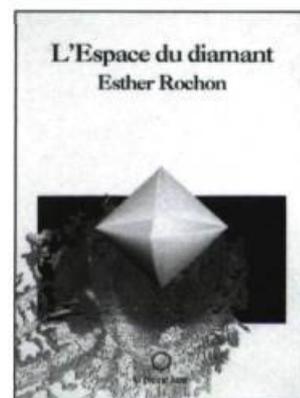
Pourtant, tout coule de source comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Or, à en juger par la construction du récit, l'enchaînement des voix et aussi par l'invention et la

qualité de l'écriture, il n'y a pas à douter qu'il y a là un travail immense.

*L'Espace du diamant* s'inscrit dans la continuité immédiate de *L'Épuisement du soleil*, qui se terminait avec la libération de l'archipel de Vrénalik. Les mêmes personnages y sont exploités. La première partie porte sur Strénid, chef de Vrénalik, un être réaliste et sceptique, mais qui ressent le besoin du magique. La deuxième focalise le discours sur Taïm Sutherland, qui, de par sa sensibilité, sa fragilité et sa force mêmes, se situe entre le réalisme de Strénid et la magie de la sorcière Anar Vranengal. Dans la troisième partie, le discours de la sorcière fait pénétrer le magique au cœur du récit.

Tout au long du roman, il y a une alternance des points de vue, avec des sections panoramiques, des réminiscences tourmentées, des séquences pleines de magie ou tout en retenue, enfin les procédés narratifs habituels, mais qui sont utilisés avec un art consommé ici. Jamais l'ennui ne s'installe dans ce long récit inscrit sous le signe de l'équilibre instable. Sans être construit comme un suspense, *L'Espace du diamant* — qui doit son titre à l'existence d'un lieu dont « l'un des noms secrets du monde [...] est l'Espace du diamant » (p. 196) —, demeure un récit d'aventures, avant tout intérieures, focalisé sur trois personnages à la fois individuels et collectifs, forts et fragiles, pétris d'incertitudes et situés au confluent d'un ensemble de réalités normales et magiques.

Ce que Bakhtine voit comme une des richesses de l'œuvre de Dostoïvski, le plurilinguisme et le dialogisme — par opposition à la vision monologique, hégémonique de certaines œuvres —, peut tout à fait s'appliquer à l'œuvre de Rochon : les discours, les voix, les opinions personnelles ont toutes également droit de cité. Il y a une sorte de démocratie de la pensée chez Rochon, qui fait de son œuvre une sorte d'éloge de la différence et de la transformation.



## La démesure épique

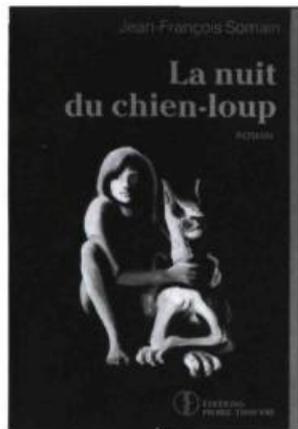
Avec Jean Désy, nous entrons de plain-pied dans l'univers de la saga, avec ses Vikings de l'an mille, ses dieux et ses monstres mythologiques, donc un peu beaucoup dans le merveilleux, le magique, l'aventure et l'épique. Tout y est grossi démesurément, mais en accord avec les lois du genre. L'étonnement y est pour ainsi dire de règle.

L'essentiel du récit se déroule sur la mer, où un équipage est assailli par des monstres qui semblent être le fruit de leur imagination collective, mais qui se réifient bel et bien. Leur capitaine, Leif Ericson, et une femme, Freydis Karlsevni, les combattent vaillamment, en bons Vikings...

Ce qu'il y a de plus spectaculaire, dans *La Saga...*, outre les apparitions hallucinantes, c'est sans doute le pouvoir des yeux de Freydis Karlsevni : pour se défendre et se venger d'un assaillant, elle le foudroie littéralement. Ce récit, qui joue avec désinvolture sur l'interaction du surnaturel et du naturel, est par ailleurs dominé par les images fondamentales de l'avalancement (l'eau, la mer, la baleine...) et du combat (le feu, l'épée...).

Menée rondement, *La Saga...* a toutefois un léger défaut: la finale survient de manière trop abrupte. Le récit semble s'affoler, comme si ennuyé de raconter son histoire et voulant profiter des libertés totales que lui permet l'utilisation du pouvoir débridé du magique, le narrateur avait voulu en finir au plus vite avec cette histoire.

Désy n'est pas un néophyte dans l'écriture, il serait même polygraphe, car il a publié un récit de voyage, de la poésie et un bon recueil de nouvelles fantastiques (*Un dernier cadeau pour Cordélia*, chez XYZ éditeur, 1989). Je dirais que pour un premier roman, c'est réussi, mais, contrairement à ce qu'on dit d'habitude à propos des longueurs, l'œuvre aurait gagné à être plus développée et à ne pas couper court dans le dernier virage.



livre avoir écrit son roman entre le «30 juin [et le] 26 juillet 1987» (p. 243), donc en moins d'un mois. Après tout, nous sommes «humains, trop humains», les écrivains nous gâtent, puis nous déçoivent, nourrissent nos passions ou les saturent, et on décide de les suivre ou de les abandonner.

À ma grande surprise, je n'ai pu faire autrement que de dévorer *La Nuit du chien-loup*. Non pas que l'œuvre rompe avec les canons du genre fantastique puisqu'on a vu souvent — en fantastique — un peintre «réaliser» comme par magie ses fantasmes, des humains se transformer en bêtes assoiffées de sang, etc. Mais il reste que le récit est mené de telle sorte que l'on accroche au suspense, même si, comme chez Désy, les transformations se font de manières un peu trop spontanées, d'autant plus que vers la fin, il y en a beaucoup, et qu'on se dit que ça frise le ridicule. Il y a en effet, à certains moments du récit, des métamorphoses à répétition et en cascades d'homme en bête en femme en bête et en autre bête, *ad nauseam*. C'est à en perdre autre chose que son latin.

En fait, Somain est emporté par la dynamique de son propre récit, pétri du désir de l'autre, mais dont le discours est tempéré par cette sorte de questionnement de la conscience troublée par la plongée dans l'irréel. Finalement, une fois l'ouvrage refermé — où s'exhibe une douce violence à l'opposé de ce que pourrait faire un Stephen King avec un pareil sujet —, je me suis dit que Somain devait avoir un talent fou pour écrire si vite, et que même s'il s'agit d'un suspense qui, en principe, épuise d'un seul coup le plaisir de la lecture, j'éprouverais de la délectation à relire l'ouvrage. Sans doute est-ce là perversion de ma part? Allez-y voir... **Lq**

## Érotisme et douce perversion

Je n'avais pas lu Somcynsky (pardon, Somain) depuis quelque temps, mais j'ai suivi sa carrière pendant longtemps. Depuis *Les Rapides* (CLF, 1966) jusqu'à la dernière œuvre, *La Nuit du chien-loup*, l'auteur a produit près de vingt ouvrages de fiction marqués par une constante: l'obsession érotique. J'avoue que pour apprécier la chose, j'ai fini par m'en lasser, car chaque nouvelle œuvre avait l'air d'avoir été «inventée» pour ressasser cette image obsédante de la chair érotisée.

C'est donc avec beaucoup d'appréhension que j'ai ouvert *La Nuit du chien-loup*, d'autant plus que l'écrivain avoue à la dernière page du



Jean-François Somain